

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 51

Artikel: Impayable
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216834>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

feu qui fait société, était destinée à recevoir la chaleur invisible d'un poète».

Pour qui connaît la superbe tour gothique du Magdalen College, tout enveloppée d'une merveilleuse draperie de plantes grimpantes, le contraste est frappant avec l'humble demeure de Pavillard, à la Cité-derrière. En 1754, d'ailleurs, le ministre Pavillard quittait cette Cure pour celle de la Cité-dessous.

Il faut aller jusqu'en 1805 pour connaître un des nouveaux habitants de la Cure de la Cité-derrière; c'était alors le vénérable et bon professeur François Durand, François d'origine et ancien moine bénédictin, converti à la religion réformée. Arrivé en 1754 à Lausanne, âgé de 27 ans, il y compléta ses études et fut consacré en 1760. Après un court séjour à Berne, il revint à Lausanne comme sous-diacre, puis professeur d'histoire et de littérature, et, dès 1788, professeur ordinaire de morale et de statistique. Il était recteur de l'Académie aux temps de la révolution vaudoise. Il mourut, aveugle, en 1816, entouré d'affection et de respect. On se rappelle que J.-J. Porchat lui a consacré un aimable poème intitulé : *Durand ou la Cascade de Sauvabelin*; c'est à ses obsèques que Vinet prononça, au nom de ses camarades, une oraison funèbre remarquable qui valut à son auteur le blâme des autorités, vu le caractère insolite du fait, et l'admiration de ses amis. Durand avait quitté la Cure quelques années avant sa mort.

En effet, nous savons qu'en 1810 c'était le doyen Louis Curtat, le second, puis premier pasteur de Lausanne, qui loge à la Cure de la Cité-derrière. Il y vécut jusqu'à sa mort. Son cabinet de travail était une petite chambrette, située au bout de la galerie inférieure, donnant sur le jardin par une fenêtre, qu'il arrivait au doyen d'enjambér pour aller arpenter son jardinet. Cette chambre d'étude assista à bien des entretiens et fut le lieu où s'élaborèrent maintes brochures et bien des prédications de Curtat pendant la période si importante du Réveil religieux. Constatons que c'est aussi là que Curtat a dû composer, en 1810, sa fameuse chanson du *Canton de Vaud, si beau!*

Après la mort du doyen, le 29 février 1832, la Cure cessa de servir comme telle et c'est là que s'installa le pensionnat de jeunes gens de M. de Vallière-Challand. Bien des jeunes gens du pays, ainsi le futur pédagogue Jean-Louis Galliard, furent confiés à M. de Vallière, qui avait débuté dans un autre appartement. Mais il y eut surtout beaucoup de jeunes étrangers; citons un prince d'Anhalt, les princes roumains Cantacuzène, avec leur pape à domicile (l'un d'eux, Jean, avait gravé son nom, au diamant, sur une vitre qui, ô merveille, existait encore en 1908), et les trois frères Hohenlohe, dont l'un, qui devait devenir plus tard le 3^e chancelier de l'Empire allemand, avait gardé, jusqu'à la fin, un joyeux souvenir de son temps de pension à Lausanne.

N'étais-ce pas le cas de raconter brièvement l'histoire de cette antique demeure ? G.-A. Bridel.

IMPAYABLE. — Dans un jardin public, on sonne la retraite du soir et tous les promeneurs regagnent lentement la porte de sortie.

— On a beau faire, bougonne le gardien, il y en a toujours qui sortent les derniers.



LES VOEURS DE VACHES

ES belles cloches d'Ardon sonnent à toute volée, les cloches sonores carillonnent, les cloches saintes chantent, chantent de leur voix grave : « C'est dimanche, c'est dimanche ». Et leur voix profonde monte jusqu'aux alpages, pour dire aux pâtres : « C'est dimanche ». Là-bas, dans la plaine, les paroissiens des deux châtellenies d'Ardon et de Chamoson vont ouïr la messe à l'église d'A-

don. Chamoson, presque englouti, n'est plus qu'un modeste village et n'a pas encore pu reconstruire son église.

Les cloches sonores et joyeuses chantent : « Pâtres, pour tous c'est le beau dimanche. Pendant que, là-bas, dans la plaine, les hommes chantent au lutrin le vieux plain-chant, vous, agenouillés sur l'herbe verte et regardant la vieille église, unissez-vous à la messe ». La petite cloche tinte, l'office va commencer.

Tous sont là, à l'exception du vacherou (premier vacher) qui surveille les vaches au sommet du pâturage. Il prie aussi, la tête nue, son *pater* (chapelet) à la main. Et d'autres cloches, Nendaz, Saillon, Contthey, lancent aussi leurs sonneries vibrantes dans l'air bleu de ce beau dimanche de juillet. Les vaches, égayées par tous ces carillons, agitent leurs sonnailles : et « Dig, ding, dong », disent les cloches saintes et les gros bourbons, et « Drelin, din, din », font les clarines claires des belles vaches. Moreine, la plus belle, la reine du troupeau, une vache noire avec une étoile blanche au front et des cornes affilées, des cornes de fer, Moreine lève la tête avec inquiétude, elle regarde là-haut, vers le sommet de la montagne, elle regarde de ses yeux songeurs. Elle à l'air de dire : « Maître Pirro, n'entendez-vous pas... ? »

Non, maître Pirro, à genoux sur l'herbe verte, son chapelet aux doigts, n'a rien entendu. Moreine s'agit et les autres vaches s'inquiètent... « Que voit donc la reine ? », se disent-elles.

Moreine mugit et vingt vaches lui font écho. Le vacherou regarde...

Horreur ! voilà une trentaine d'hommes, armés d'arbalètes, de piques, de haches et d'épées, qui accourent et, avant qu'il ait le temps de se relever, deux solides gaillards l'ont baillonné pour l'empêcher de donner l'alarme ; et ils lui lient les bras et les jambes.

Un des deux voleurs veut le tuer, mais l'autre dit :

— Non, on peut avoir besoin de lui ; le troupeau serait dans le cas de ne pas nous suivre, s'il ne se mettait à sa tête. Je connais les vaches, elles ne suivent pas des inconnus.

C'est une troupe de malandrins qui a passé le Pas-de-Cheville. La bande se divise en deux pour envelopper tous les pâtres et les empêcher de fuir. En quelques minutes, ils sont auprès des pâtres, tournés pieusement vers l'église, et ils fondent sur eux, et tous sont massacrés sans pitié, au moment où, là-bas, la cloche tinte et annonce le moment solennel de la consécration. Et les bandits poussent des cris de joie, ils blasphèment, ils piétinent les cadavres sanglants des pauvres pâtres.

Le crime accompli, ils vont au chalet pour voir s'ils trouveront des deniers mauriçois. Peu d'argent, et ils se vengent en faisant main basse sur les provisions et se gorgent de beurre frais et de fromage gras.

Les voici maintenant qui montent vers la « vacherie ». Ils essayent d'entrainer le troupeau, mais la vacherie ne marche qu'à la suite de la reine, et celle-ci n'avance pas si maître Pirro, le vacherou, ne la guide pas. Impossible de faire avancer la vacherie. Les brigands se décident donc à rendre la liberté à maître Pirro... Il voit alors, là-bas, ses camarades massacrés, mais il se tait. Un projet a germé dans sa tête.

— Je veux bien conduire le troupeau, dit-il, mais, auparavant, je veux boire du bon lait, car je meurs de soif. Tenez, apportez-moi un seillon.

Un des brigands revient bien vite avec un seillon, et tous de dire :

— Donne-nous aussi de ce bon lait-chaud.

Le vacherou remplit deux seillons ; il boit le premier, puis il mêle au lait une herbe magique. Les brigands boivent à longs traits le bon lait crèmeux, et bientôt les voilà tous couchés sur le gazon, dormant d'un profond sommeil.

Le vacherou escalade, en courant, le Haut-de-Cry. Il lance un appel avec sa *touba* qu'on entend au loin. Et les gens de Chamoson sortent justement de l'église. Il est près de midi ; le curé a fait un beau sermon, mais il était un peu long. Le bon curé d'Ardon est d'avis qu'il ne vaut pas la peine de monter en chaire pour moins d'une heure et, parfois, il prêche pendant cinq quarts d'heure. Son long sermon

a été salutaire et voici que tous les gens de Chamoson et d'Ardon peuvent entendre maître Pirro qui chante dans sa *touba*. Mais le vacherou ne se contente pas de chanter. Il parle dans sa *touba* de sa voix puissante, il appelle sa femme :

— Guillime, Guillime, Guillime !

La brave « marraine » entend son nom et tout le peuple de Chamoson écoute :

— Guillime, Guillime, Guillime !

Les échos répètent au loin cet appel.

— Tiens, disent les gens, voilà un bon mari ; il saute de loin sa femme et se languit loin d'elle.

Et la voix lointaine reprend :

— Ecoute, Guillime, écoute Pirro, ton mari, le vacherou. Des brigands d'au delà des monts sont venus ; ils ont tué tous les pâtres. Seul, je suis encore en vie. Avec une herbe qui fait dormir, je les ai rendus impuissants pour quelques heures. Guillime, dis aux hommes de Chamoson de monter nombreux avec des armes...

Le vacherou se couche, épousé. Les veines de son cou ont sauté, tant il a crié fort ; mais non seulement Guillime, sa marraine, a entendu, mais toute la commune et cent hommes, au moins, escaladent les pentes en courant, tous bien armés. Des amis d'Ardon se sont joints à eux... Le vacherou reste là, immobile, un flot de sang jaillit de sa bouche...

Quand les chamoisards et les ardonins arrivèrent, ils trouvèrent les brigands encore dormants et tous, jusqu'au dernier, furent assommés sans pitié.

Guillime, elle, courrait à la recherche de son mari. Le soir tombait, quand elle le découvrit, couché au sommet du Haut-de-Cry...

Il lui fallut bien des semaines pour recouvrir la santé...

Depuis ce jour, on donna, aux pâtres, des armes pour se défendre en cas d'agression future, mais on ne revint plus jamais les inquiéter.

Un des brigands, paraît-il, s'était éveillé avant les autres et, ne pouvant tirer de leur sommeil ses camarades, il s'était caché au sommet du pâturage, derrière un rocher, le rocher noir, et il avait tout vu. Il s'en retourna au delà des monts et raconta comment l'expédition avait tristement échoué...

Chanoine J. Gross.

(Extrait d'un volume en préparation : *Au bon vieux temps, récits et légendes du Valais romand.*)

La livraison de décembre 1921 de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* contient les articles suivants : P. M. de Munynck, prof. à l'Université de Fribourg : Henri Pirenne; Vahiné Papaa : En route vers Tomboutou (5^e partie); André E. Sayous : L'aide financière à l'Autriche; Henri Druey : La révolution vaudoise de 1845 (Récit publié par Aug. Reymond); Charles Burnier, prof. à l'Université de Neuchâtel : Les épigrammes champêtres de Martial et les odes rustiques d'Horace; Henri Federer : Un étrange compagnon de route; Lettre de Paris (Jean Lefranc); Chroniques allemande (A. Guillard), scientifique (Henry de Varigny), politique (Ed. Rossier), suisse romande (Maurice Milloud); Table des matières du tome CIV; Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois, par livraisons de 200 pages.

UN RECUEIL MANUSCRIT DE L'ARCHIVISTE BARON

(Fin.)

En parlant de Glion, situé plus haut, non loin pourtant de l'endroit, au bord du lac, où se célèbre la Fête des Narcisses, notre précieux guide nous apprend « que chaque année, l'un des dimanches de juillet, il y a à Glion une jolie réunion champêtre, appelée la Fête des Cerises, qui y attire, de Vevey et des villages inférieurs, nombre de personnes des deux sexes et de tout âge qui y respirent un air pur, y trouvent des divertissements simples et innocents et, au besoin, un abri dans la petite auberge nouvellement établie : Au Chasseur Vaudois. »

Nous pourrions encore parcourir Villeneuve et ses humides plaines, aller au « Boveret », à St.-Gingolph, au Pas de Bret, situé tout près, au bord du lac, à l'endroit, dit la tradition, « où existait le bourg de Tauretum qui, l'an 563, fut enseveli sous une montagne qui s'écroula et refoula brusquement les